

Une ambiance d'enfer

Suzanne Myre

Number 89, Spring 2001

Les gars

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14665ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Myre, S. (2001). Une ambiance d'enfer. *Moebius*, (89), 127–129.

SUZANNE MYRE

Une ambiance d'enfer

Vous prenez connaissance du carton d'invitation de la même manière que votre cou accueillerait la lame de la guillotine. Vous savez que vous ne pouvez refuser comme vous l'avez fait les trois fois précédentes, sous peine d'être étiqueté. En vérité, vous vous fichez bien du titre de l'étiquette; ce qui vous tracasse, c'est que vous êtes célibataire depuis déjà sept jours et que cette soirée, bien qu'elle vous fasse horreur à l'avance, pourrait représenter l'occasion de rencontrer la prochaine femme de votre vie (à condition que le bouton qui décore votre troisième œil comme un tatouage de tribu indigène disparaisse d'ici là. Vous disposez de cinq jours pour l'enduire de tous les produits abrasifs existants, cela devrait suffire). Déjà, vous fouillez votre garde-robe et décidez que vous adopterez un look de semaine, question de ne pas donner l'impression de vous être attifé exprès pour la soirée: Levi's, t-shirt blanc, espadrilles imitation pelure d'abeille. Dans votre infallible dictionnaire, simple = sexy.

Le temps a filé vite, et les serremments dans votre estomac vous indiquent que l'heure du party a sonné. Il vous faudra vous faire à l'idée de revoir ces gens que vous avez jusqu'ici évités avec l'ardeur que met le prisonnier à creuser un tunnel à la petite cuillère. Du bouton, il ne reste plus qu'une gale que vous arrachez avec précaution.

Vous êtes parfait. Juste ce qu'il faut de décontracté et votre t-shirt sent bon le savon à lessive, votre arme secrète. Vous garez votre vélo cinq vitesses devant une BMW que vous prenez soin d'accrocher au passage avec votre pédalier. De l'extérieur, vous percevez des bruits de musique, une voix qui sonne comme une lointaine scie ronde au fond d'un bois: vous avez de l'oreille, c'est une chanson de Richard Desjardins. Vous souhaitez que le

disc-jockey meure d'une crise cardiaque, ou lui mettre la main au collet, le ficeler sur une chaise et prendre sa place, car vos goûts musicaux à vous ne font aucun doute. Vous remarquez que, déjà, alors que vous vous trouvez toujours sur le trottoir, votre esprit est assailli de pensées négatives. Le temps d'entrer, une vieille toune des Smiths a remplacé la scie mécanique et votre cœur est rempli de reconnaissance à l'égard du D.J. que vous laisserez finalement tranquille, question de vous consacrer entièrement à votre quête affective.

Dès que vous posez le pied à l'intérieur, le délicieux parfum de vos atours est pris d'assaut par la fumée; en effet, tout le monde arbore une cigarette au bout des doigts et vous voilà subitement très malheureux. Votre bonne volonté et vos projets matrimoniaux sont réduits en cendres car vous êtes un nazi du tabac.

Heureusement, pour vous changer les idées, une grande pimêche (impossible de vous rappeler son nom) accourt vers vous en poussant des petits cris de caniche à travers lesquels apparaît votre prénom: «Hiiiiiii!!! AlainAlainAlain, hiiiiiiiiiii!!! C'est bien toi mon chou ça fait des siècles!» et vous êtes content que le volume de la musique enterre ces trépignements de souris. Elle vous présente quelques personnes: un Chinois au cou étiré par une colonne d'anneaux femme-girafe (à moins qu'il ne s'agisse d'un luxueux collier orthopédique high-tech), une fille coiffée en tour Eiffel avec, aux pieds, des chaussures à plate-forme vertigineuses qui la rendent visible où qu'elle se trouve dans la salle, un couple de jumelles habillées en parachutistes, et un Latino gominé et collant qui vous baise la main en la léchant. L'hôtesse hystérique vous entraîne au bar et vous oblige à avaler d'un trait une mixture trois étages qui vous fait regretter l'huile de foie de morue de votre grand-mère. Vous tentez tout de même un rictus de remerciement à l'endroit du barman qui vous souffle au nez sa fumée de cigarillo dans le but certain de vous assassiner. Voyant votre geôlière accaparée par une armoire à glace en habit bleu-blanc-rouge, vous en profitez pour vous sauver et aller vous oxygéner sur la piste de danse, là où la boucane se fait plus rare. Comme vous n'êtes pas chanceux, on joue la seule pièce de Roxy Music

que vous détestez mais vous décidez de rester, car votre attitude bougonne commence à vous peser et à compromettre les traits ordinairement radieux de votre visage. Vous souriez, ou quelque chose du genre.

La transformation de votre faciès doit être un succès car une jeune femme en tutu semble vous avoir remarqué. Elle avance subtilement (croit-elle) dans votre direction en se tortillant comme un ver à chou et ondule autour de votre personne en gardant les yeux mi-clos, sans aucun doute pour mettre en valeur son ombre à paupières fluo. Vous décidez qu'elle n'est pas pour vous et dépensez votre énergie à prendre les deux tiers de la piste de danse. Vous faites de si grands moulinets avec les bras, porté par la chanson qui a remplacé la torture sonore précédente, une musique nettement inspirée de la machine à laver, qu'un cercle vide se forme autour de vous car les gens ont peur de se faire décapiter. Mais vous dansez bien, vous avez du style, Travolta peut aller se rhabiller; l'étourdissant jeu de lumières qui tournoie au-dessus de votre tête vous fait l'effet d'une guerre interplanétaire et, lorsque vous reviendrez à vous, vous serez étendu sur le sol et mille yeux vous inspecteront du plafond, des yeux d'*aliens* avec bouches grimaçantes et dents acérées vociférant des incantations monosyllabiques. Vous reconnaîtrez vaguement une personne; elle couinera «Monchoumonchoumonpauvrechou!!» et votre tympan sera sur le point d'exploser en même temps que votre vision se couvrira de points noirs amovibles.

On vous mettra dans un taxi et le chauffeur se moquera de vous, jusqu'à ce que vous vomissiez sur sa moquette un truc trois couleurs. Une fois rendu à votre appartement, vous avalerez deux Graval et tomberez raide mort pour les huit prochaines heures. Au matin, l'odeur de vieux mégot émanant de votre corps vous rappellera que vous avez fait un fou de vous la veille et que votre vélo se trouve toujours là. À la pensée de l'égratignure sur la carrosserie de la BMW, vous éprouverez une petite consolation. Le miroir vous renverra une image apocalyptique mais ça ne fait rien. Vous êtes un type bien.